

Abbé LIONEL GROULX



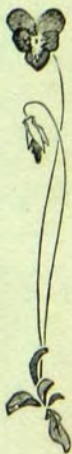
Thérèse de Lisieux

Une grande femme
« Une grande vie »



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
4260, rue de Bordeaux, 4260

1929



P.922.11
T3432gr

Civ des Roumains' 21/4/44 .50

9 May

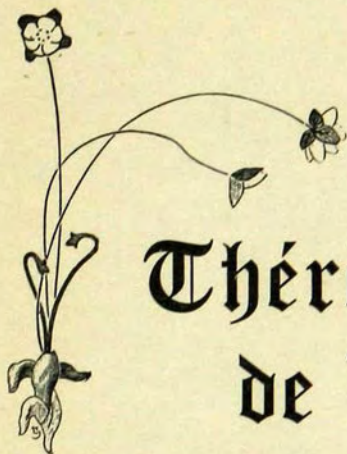
25



SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

(Portrait authentique)

Abbé LIONEL GROULX



Thérèse de Lisieux

Une grande femme
« Une grande vie »

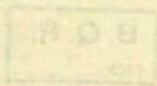
BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

4260, rue de Bordeaux, 4260

—
1929



Nihil obstat :

Lucianus PINEAULT, *Censor*

Marianopoli, 28a die Januarii, 1929.

Imprimatur :

† Emmanuel-Alphonse DESCHAMPS, V. G.

Év. de Thennesis

Montréal, le 30 janvier 1929.

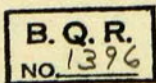
Manuscript
1919-1920-1921

BX

4700

T5G7

15



THÉRÈSE DE LISIEUX¹

Une grande femme — Une grande vie

MESDEMOISELLES,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Un matin d'avril de l'année 1922, deux pèlerins canadiens, ayant dit leur messe au Carmel de Lisieux, jeté un coup d'œil aux Buissonnets, se dirigeaient vers le cimetière de la ville, faire une visite à la tombe de la petite Thérèse. Il pleuvait à verse et ils gravissaient la colline sous deux parapluies, l'eau coulant à ruisseaux sur le gravier de la route. Les deux pèlerins s'étonnaient bien un peu, par ce grand matin et par cette pluie battante, du va-et-vient des piétons et des voitures. Mais, se croyant sur quelque grand chemin public, ils allaient sans songer à plus. Au sommet de la colline, la route débouchait sur le cimetière. — Monsieur, dirent au gardien les deux voyageurs, voudriez-vous nous indiquer la tombe de la petite Thérèse? — Oh! ce n'est pas la peine, fit celui-ci, vous n'avez qu'à voir. Et, du doigt, il montra là-bas, parmi la forêt des tombes, une masse compacte et noire: à cette heure matinale et par cette pluie d'orage, deux à trois cents pèlerins étaient là qui priaient sous les parapluies, quelques-uns même à genoux dans l'herbe inondée, et tous entourant un amas de fleurs, haut comme une meule, où la tombe, le grillage de fer et jusqu'à la petite croix tumulaire disparaissaient.

1. Conférence prononcée le 21 février 1929, à la salle de l'Immaculée-Conception, Montréal, pour le quinzième anniversaire du Cercle Jeanne-Mance, cercle d'études féminin.

94088

Et tous les jours, disait-on dans Lisieux, c'était ainsi. Chaque année, une moyenne de 80,000 pèlerins, accourus de tous les pays du monde, venaient aboutir à cette tombe d'une petite moniale, disparue à quinze ans dans l'oubli lourd et profond d'un Carmel, n'ayant fait parler d'elle que dans le cercle de sa parenté et de rares amis, morte à vingt-quatre ans dans le silence où elle avait vécu, puis ensevelie dans le cimetière d'une petite ville de province. Et c'était là que les foules, conduites par un charme magique, irrésistible, étaient venues la chercher, lui apporter l'hosanna d'une gloire soudaine, foudroyante, devançant toutes les consécérations de l'Église catholique.

Quel phénomène à dérouter les calculs les plus prétentieux de l'esprit humain! Quel thème à réflexions sur les surprises et les revanches de la gloire! Et surtout quel redressement des idées contemporaines sur la vraie grandeur de la femme, la vraie grandeur de la vie!

Fut-il jamais une époque où la femme se soit aussi gravement méprise sur la nature et les conditions de sa propre grandeur? Pour combien d'entre elles, la grandeur féminine se réduit tout au plus à l'émancipation féminine! Et, s'émanciper, pour la femme, ce devrait être, semble-t-il, se déployer sans entraves, épanouir, dans la liberté vivante et féconde, ses facultés propres, exceller davantage dans le sens de son sexe; en un mot: être plus femme, l'être plus largement, plus grandement. Non pas. S'émanciper, pour trop de femmes de nos jours, c'est violenter, dénaturer leur sexe, c'est tout faire pour en sortir; c'est devenir cet être hybride, à demi masculinisé, qui ferait croire à une sorte de Darwinisme à rebours où ce ne serait plus l'homme qui descendrait du singe, mais le singe qui descendrait de l'espèce humaine.

Et la vie! Est-il notion plus déformée, plus viciée dans l'esprit de nos contemporains? Ce nom magnifique

de vie, on le réserve, non plus à la dépense ordonnée, sereine et féconde de ses forces, au déploiement harmonieux des facultés maîtresses, mais bien plutôt à la contre-*façon* et à la négation même de la vie; et, plus qu'à tout le reste, à ces agitations de mondains ou de viveurs, où la vie humaine, secouée, harassée de trépidations et de spasmes, se blesse, se détruit un peu chaque jour, et, chaque jour aussi, blesse et détruit autour d'elle, d'autres vies, leur versant éperdûment le poison de la mort. Par une dérision à la fois douloureuse et sinistre, voilà ce que l'on appelle vivre sa vie, mener grande vie. Les viveurs seraient devenus les vivants!

Pour avoir vécu une grande vie sans jamais cesser d'être femme, Thérèse de Lisieux aura restauré, devant un monde en train de les oublier, la vraie grandeur féminine et la vraie grandeur de la vie. Et, parmi tant de missions accomplies aujourd'hui dans le monde par la merveilleuse petite moniale, en est-il plus manifeste et plus opportune ?

Mais qu'est-ce que la grandeur ? Le P. Lacordaire qui n'en voulait chercher la notion qu'en Dieu, dont on a dit que Lui « seul est grand », se tournait vers l'immensité de l'espace qui lui paraissait un reflet sensible de l'essentielle grandeur. A cette immensité spatiale, il assignait trois éléments constitutifs: la hauteur, la largeur, la longueur.

A vrai dire, c'est la notion de la Divinité, telle que saint Paul la livrait aux premiers chrétiens: « Je ploie le genou devant Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur disait-il, afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur divine — *ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quae sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum.* »

En toute grandeur morale il faudrait donc trouver ce triple élément. Le langage humain, d'une philosophie parfois profonde, exige d'ailleurs, de toute grande âme, la hauteur dans les vues, ou l'idéal élevé, la largeur du cœur ou la générosité, l'énergie ou la constance dans les desseins, cette puissance de persévérer et de souffrir qui peut aller jusqu'à l'héroïsme et qu'ici encore le langage humain appelle exactement le « *longus animus* », la longanimité.

L'esprit haut, le cœur large, la volonté durable, héroïque, telle serait la juste formule, le dernier mot de la grandeur humaine. Voyons comment, dans son âme et dans sa vie de femme, Thérèse de Lisieux réalisa magnifiquement ce triple caractère de la grandeur.

I

Il n'est rien que la jeune fille moderne déteste autant que les lisières, les barrières, les horizons enclos. C'est connu : elle ne tient pas en place. Elle veut s'ébattre à son aise, se remuer, dévorer les distances, l'étendue. Plus sa personnalité est vaine, diluée, fantomatique, plus il lui faut d'espace où promener, épanouir son néant. L'auto est une machine bien lente pour son impatience ; et il est admis, je pense, que, de tous les chauffeurs, le plus imprudent et le plus rapide, c'est le chauffeur-femme.

Jeune fille de son temps, enflammée des mêmes besoins, de la même soif ardente des grands espaces, la petite Thérèse Martin aperçut de bonne heure un domaine vaste, assez inexploré, le domaine des hauteurs morales ; elle vit qu'on y pouvait évoluer en toute liberté.

Il s'y élança.

Le milieu familial, il faut en convenir, l'y avait prédisposée : un milieu rare, exquis ; un père et une mère

comme il s'en fait encore, mais comme il s'en fait peu, ayant de la foi plein leur âme et n'aimant leurs enfants que parce que ces petits sont d'abord des âmes. Comme la mère de saint Louis, ils eussent préféré



LES « BUISSONNETS »

les voir mourir que de les voir pécher. Et vivraient-ils encore aujourd'hui, et même en nos grandes villes païennes, que le père et la mère Martin d'Alençon et de Lisieux, écartant leurs enfants des journaux ignobles et des cinémas empoisonneurs, trouveraient tout naturel de leur parler, de temps à autre, de façon ni compassée ni pédante, mais avec des mots charmants et victorieux, de l'autre vie, du ciel si lointain et si proche, de la grande patrie de l'attente où ne cesse de s'envoler, quoi que l'on dise, l'éternel songe humain. « En entendant nos parents parler de l'Éternité », témoigne l'aînée des sœurs de Thérèse, « nous nous sentions disposées, toutes jeunes que nous étions, à regarder les choses du monde comme une pure vanité ». Et Thérèse, avec le relief dont s'empreint tout ce qu'elle touche, écrira, au souvenir de ces

entretiens de famille: « La certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux, m'avait été donnée dès mon enfance... je sentais, dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un monde nouveau. » Pour avoir grandi dans cette atmosphère, il arriva ce que l'on sait des cinq petites Martin de Lisieux: cette nichée de colombes, prenant un jour son vol, s'en alla gîter au plus haut d'un arbre, et du plus élevé qui ait jamais été planté ici-bas: l'arbre de la croix. L'une s'en fut se cloîtrer à la Visitation, les quatre autres au Carmel de leur petite ville.

Thérèse, la plus jeune, n'y entra pas la dernière. En cette vocation sachons voir toutefois beaucoup mieux que le penchant spontané d'une étonnante fillette pour les plus hautes pratiques de la vie spirituelle. Elle n'a que neuf ans, lorsqu'au Couvent des Bénédictines de Lisieux, elle fait à une compagne, la présidente des Enfants de Marie, une demande qui embarrassa fort cette dernière: « Marguerite, je voudrais bien que vous m'appreniez à faire la méditation. » C'est à la même époque qu'elle supplie sa sœur Marie de la laisser faire tous les jours une demi-heure d'oraison; et, comme Marie ne veut pas d'une demi-heure, Thérèse se rabat sur un quart d'heure. Naturel et surnaturel, le penchant s'y trouve. Thérèse nous a raconté elle-même, avec une légère note romantique, la tournure que prenaient certaines parties de pêche où l'emmenait son père:

« Quelquefois, j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes, et sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique

militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel. »

« Un jour, à l'Abbaye », raconte-t-elle encore, « une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé quand j'étais aux Buissonnets, je répondis timidement: « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre, qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense...* — Mais à quoi pensez-vous ? me dit en riant la religieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité; enfin, *je pense!* »

C'est presque le mot charmant et profond du paysan du village d'Ars, à qui l'on demandait ce qu'il pouvait bien dire au bon Dieu, pendant tant d'heures passées devant le tabernacle, et qui répondait: « Je l'avise et Il m'avise. »

Que ces qualités d'âme aérienne, cette précocité extraordinaire pour la vie solitaire et méditative ne nous cachent point, dans la vocation de Thérèse, la part de volonté, de mérite personnel. Ce serait se méprendre du tout au tout sur cette douce fillette que de voir en elle une de ces petites créatures comme il en pleut, faite, à ce qu'il semble, de mince cellulose, ou de pâte de guimauve. Thérèse Martin est de la grande race des volontaires. A trois ans, sa mère la disait déjà d'un entêtement presque invincible. « Quand elle dit *non*, rien ne la peut faire céder », raconte Mme Martin; « on la mettrait une journée dans la cave, sans obtenir un *oui* de sa part; elle y coucherait plutôt ». Chaque fois que, dans la suite, il s'agira des intérêts de Dieu et de son âme et qu'elle croira entendre quelque appel des altitudes mystiques, l'élan de son être sera tel qu'elle ne comptera pour rien les pires obstacles. Thérèse n'a que huit ou neuf ans; elle brûle de faire sa première commu-

nion; selon la coutume stupide et vénérable de son diocèse, il lui faut attendre ses onze ans révolus. Le courage moral, chez Thérèse, s'accompagne, comme la chose est fréquente en ces sortes de natures, d'une grande timidité physique. Un jour que l'évêque de Bayeux passe dans la rue, il n'en faut pas moins retenir l'enfant toute prête à courir vers Sa Grandeur, pour obtenir la permission de communier sans retard.

L'histoire de son entrée au Carmel est trop connue pour que je la raconte: vocation acceptée, décidée à quatorze ans; vocation persistante malgré l'opposition de la sœur aînée de la fillette, de son oncle Guérin, du supérieur du Carmel; appel de Thérèse de ce supérieur à l'évêque de Bayeux; puis de Bayeux à Rome, de l'évêque au Pape; la tenace fillette parlant à Léon XIII malgré une défense formelle; et, pour obtenir l'autorisation suprême, se cramponnant aux genoux du Pontife. « Je vous assure que celle-là se tirera d'affaire », avait dit sa mère, avant de mourir. Thérèse ne faisait pas mentir la prophétie maternelle. Notez, en passant, cette façon résolue de forcer, en quelque sorte, l'assentiment de Rome. Elle y devait revenir quelques années plus tard, et, cette fois, en triomphatrice.

La lutte aura duré près de deux ans. Le 9 avril 1888, Thérèse Martin entrait au Carmel de Lisieux. Née le 2 janvier 1873, elle n'avait pas encore seize ans. Par ce choix d'un Ordre contemplatif, c'est donc la plus haute forme, le plus haut sommet de la



AUX PIEDS DE LÉON XIII

vie chrétienne que cette enfant vient d'élire, la part privilégiée de Madeleine à Béthanie, celle que le Maître lui-même avait dénommée la meilleure que l'on pût choisir ici-bas. Plus haut que les cloîtres des contemplatifs, il n'y a plus que l'autre, celui que Dante appelle « le cloître du Paradis », ou, pour parler le langage de Thérèse, « le Carmel des Cieux ».

De ce Carmel, avec son âme d'ascension, la jeune recluse de Lisieux entend se tenir le plus proche possible. Il ne lui suffit pas d'avoir élu la montagne sainte pour demeure; tout de suite, elle se proposa d'en gravir le dernier pic. Elle n'a pourtant rien de la petite fille inhumaine qui, à l'heure de l'envol, aurait ignoré jusqu'aux moindres tiraillements de la chair et du cœur. Elle confesse que les derniers adieux de la famille sont « déchirants ». Le matin de son entrée au Carmel, les sanglots qu'elle entend derrière elle, ne laissent pas de la troubler :

« Pour moi, dit-elle, je ne versai pas de larmes; mais en marchant la première pour me rendre à la porte de clôture, mon cœur battait si violemment que je me demandais si je n'allais pas mourir! Ah! quel instant! quelle agonie! Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre. »

Mais à peine entrée dans sa cellule, aux murs froids et nus, la moniale s'est dit, sans plus tarder: « Maintenant je suis ici pour toujours; » et, d'un geste éperdu, définitif, elle a enserré la croix. Une enfant de seize ans, gracieuse et jolie, tombant dans un couvent de Sœurs cloîtrées, pouvait devenir facilement le *joujou* de la communauté. On le pensait et on le disait à Lisieux. Pendant qu'on parlait ainsi, la jeune moniale n'entretenait qu'une volonté, ne mettait qu'une résolution au bout de toutes ses résolutions: réaliser dans sa plénitude la per-

fection de son Ordre, ou, comme elle dit: n'être pas une sainte à moitié!

« Lorsque la perfection m'est apparue » a-t-elle écrit, « j'ai compris, que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait... j'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour; en un mot de choisir entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée: « Mon Dieu, je choisis tout! Je ne veux pas être sainte à moitié; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté; prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez! »

Souvent, pendant les retraites, elle a entendu dire qu'une âme pure ne s'était pas rencontrée, aimant avec plus de puissance qu'une âme repentante. Elle s'écrie: « Ah! que je voudrais faire mentir cette parole! » Elle n'a qu'une peur, semble-t-il: refuser quelque chose à l'Amour divin; qu'une ambition: devenir la sainte la plus rapprochée de Dieu, parce qu'elle sera celle qui l'aura le plus aimé. Elle veut même l'aimer, « comme jamais Il n'a été aimé ». Dans son transport elle dit un jour à un prédicateur de retraite:

« Mon Père, je veux devenir une sainte, je veux aimer le bon Dieu autant et même plus que sainte Thérèse. » Et, comme le prédicateur se récrie, la rappelle à l'humilité: « Mais, mon Père », répond ingénûment Thérèse de l'Enfant-Jésus, « je ne trouve pas que ce soit des désirs téméraires, puisque Notre-Seigneur a dit: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

La récompense de ce grand amour confiant sera de se pouvoir établir sur les dernières hauteurs mystiques, celles dont ne cessent de rêver tous les saints. Victorieuse

de la chair et de ses infirmités, l'âme s'unit alors à la Divinité, dans une contemplation continue, sorte d'anticipation du face à face de l'éternité. Ne faire que du surnaturel, dans la plus petite action enclore de l'éternel, devient l'ambition suprême de tous ces passionnés d'absolu. Sur la fin de sa vie, Thérèse de Lisieux pourra dire « qu'elle ne passe jamais trois minutes sans penser au bon Dieu ». Et, dans cette réussite, rien ne lui paraît extraordinaire: « Ce n'est pas si difficile » dit-elle, « on pense naturellement à quelqu'un que l'on aime ». De son grand Amant, la jeune fiancée paraît avoir obtenu un privilège encore plus extraordinaire, unique dans la vie des saints, et qu'elle dut à son culte pour l'Eucharistie. Intuitive de génie, elle appela de ses vœux et elle pressentit la parole du Pape libérant les âmes ferventes de toute entrave à la communion quotidienne. Souffrant beaucoup de ne pouvoir s'approcher, au gré de ses désirs, de la table sainte, elle eût risqué de mourir à la peine plutôt que de manquer l'une des communions qu'on lui permettait. Un matin des derniers temps de sa vie, qu'on lui avait appliqué un grand vésicatoire, elle se traîna plutôt qu'elle ne se rendit à la chapelle. Après la messe, sa sœur Pauline, Mère Agnès de Jésus, monta la visiter. « Je la trouvai », écrit-elle, « assise sur son pauvre petit banc, le dos appuyé contre la cloison de planches qui sépare sa cellule de l'oratoire de la sainte Vierge. Elle répondit à mes observations: « Je n'estime pas que c'est trop souffrir pour gagner une communion. » Pour calmer cette soif brûlante d'union au Christ, la religieuse fit un jour cette prière hardie mais apparemment exaucée: « Je ne puis recevoir la sainte Communion aussi souvent que je le désire; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant? Restez en moi comme au Tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie. » « Je suis sûre », atteste Mère Agnès de

Jésus, « que, dans cette prière, elle avait en vue la permanence miraculeuse des saintes Espèces... »

Donc, jusqu'à la fin, elle aurait aspiré à l'union la plus parfaite avec la Divinité, à la vie la plus haute, et, dans cette vie la plus haute, à la cime la plus élevée. Bien plus: dans son essor vers les sommets, elle serait l'âme qui, aussitôt vaincu les frémissements de la chair, n'aura voulu connaître ni les courbes, ni les lassitudes, ni les reprises, mais, d'un vol droit et inlassable, véritable vol d'aigle, cingle vers Dieu.

Regardez s'envoler ces gigantesques oiseaux qu'on appelle des avions. C'est d'abord la lutte, lutte émouvante contre des liens invisibles, lois de la pesanteur qui attachent à la terre. Pour vaincre la matière, l'avion bat l'air frénétiquement; mais bientôt, d'un bond décisif, il s'enlève, pointe ses antennes vers la nue où, d'un trait vigoureux et d'une ascension régulière, il s'enfonce et se maintient. Sur terre, l'on n'entend plus le bruit de son effort; les régions éthérées paraissent devenues son domaine naturel; son vol paraît facile, léger, comme le vol de l'oiseau du poète, dormant, dans la nuit, loin du globe noir, les ailes grandes ouvertes. C'est l'image de l'envol de Thérèse, de l'envol de tous les saints. Après une lutte pathétique contre le poids de ce pauvre monde, contre les attaches de la chair et du sang, ils s'enlèvent, foncent dans les profondeurs idéales et s'y établissent et s'y maintiennent, avec une aisance et une vigueur qui sont à la fois un exemple et un appel.

Femmes, jeunes filles de chez nous, qui vous donnez à tant de sports, puissiez-vous vous apercevoir que l'aviation morale est une carrière fort délaissée. Il me semble que Thérèse vous dit parfois: le nombre est infini de ceux qui s'en vont n'ayant des yeux que pour la terre et ses enchantements; de ceux qui vivent comme s'ils n'avaient point d'âme, comme si l'appel des sommets

ne se faisait plus entendre, le troupeau est innombrable. Femmes et jeunes filles élevées par des mères chrétiennes et par des religieuses, c'est une pensée bien inquiétante de songer que nul enfant, nul homme n'échappe à l'empreinte de sa mère et que, pour pronostiquer la trempe morale de ceux qui vont venir, il faut observer ce qui s'agite dans l'esprit et le cœur des jeunes mères et des jeunes filles d'aujourd'hui. Que ferez-vous de la génération des petits qui, quoi que vous fassiez, cherchera dans vos yeux la ligne de son envol ? Si vous saviez avec quelle perplexité l'on se demande parfois : où prennent-elles leur idéal de vie, leur idéal de mères et d'éducatrices ? Le prennent-elles dans les traditions de leur pays, dans les inspirations de notre vieille foi ? N'arrive-t-il pas plutôt qu'elles se le laissent imposer par les doctrines exotiques dont notre atmosphère est empoisonnée, par les mœurs, les modes, la littérature de pays qui ne vivent plus que d'un christianisme anémié ou qui, ayant même rompu avec la foi du Christ, s'en retournent, à une allure démente, vers le vieux paganisme ? Mères de chez nous, ne songerez-vous pas quelquefois que, s'il existe encore, en ce pays, une petite race française et catholique, si rien n'a pu la tuer de tant d'assauts répétés et conjurés, c'est que, sur les berceaux des petits Canadiens français, des femmes se sont penchées pendant de longues générations, femmes au doux et viril visage qui, dans leur regard de femmes qui ne voulaient être que des femmes, de mères qui ne voulaient être que des mères, portaient toutes les fidélités de leur race, toute la majesté de leur foi ?

II

Esprit élevé, Thérèse de Lisieux eut-elle le deuxième élément de la grandeur humaine, le cœur large et généreux ? Combien ne veulent voir, dans le contemplatif,



THÉRÈSE NOVICE

qu'un doux fainéant, un pieux égoïste, replié sur lui-même, préoccupé du seul salut de son âme et pour qui le monde s'achève aux murs de sa cellule. Combien veulent savoir ou même soupçonner que, « s'ils remplissent toute leur tâche de médiateurs », les contemplatifs sont, en vérité, les plus agissants, et jusqu'à ce point, comme l'ose écrire Émile Baumann, en ses *Chartreux*, que « le présent, l'avenir même temporel des peuples en dépendent » ?

Qu'est-ce donc qui a poussé vers le cloître notre fillette de quinze ans ? Dans l'examen canonique qui précède sa profession, chaque carmélite énonce, comme ils lui sont venus, les motifs de son entrée en religion. Thérèse répond pour sa part : « Je suis venue pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres. » Prier pour les prêtres ! Dans sa langue pittoresque, elle appelait cet apostolat : « faire le commerce en gros », puisque par la tête, elle atteignait les membres de l'Église. Sa sœur Céline, unique confidente de Thérèse à cette heure de sa vie, lui rend ce témoignage : « La vie religieuse lui apparut surtout comme un moyen de sauver des âmes. Elle pensa même pour cela se faire religieuse des missions étrangères ; mais l'espoir de sauver plus d'âmes, par la mortification et le sacrifice de soi-même, la décida à s'enfermer au Carmel. » Le matin même de sa profession, à quoi pense cette moniale de dix-sept ans ? Que demande-t-elle au grand Roi, dont elle devient la « reine » ? « Je voulais, écrit-elle, que ce jour-là tous les pécheurs de la terre se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif ! »

Ne lui objectez point l'impuissance où la confine sa claustration. Que peuvent bien faire, se demandent les mondains, ces moines, hommes et femmes, que peuvent-ils pour le bien, l'élévation morale de leurs frères, puisqu'en s'exilant du monde, ils s'interdisent sur lui toute prise immédiate, toute action directe de la parole, toute

participation personnelle aux multiples entreprises de la bienfaisance moderne ? Apôtre, l'est-on vraiment, pensent en eux-mêmes une foule d'excellentes gens, si l'on n'est président ou présidente, vice-président ou vice-présidente, patron ou patronesse, membre actif ou membre d'honneur d'une douzaine ou d'une douzaine et demie d'œuvres ou de confréries ? si l'on ne sort d'un comité ou d'un conseil de direction pour courir, tout essoufflé, à deux ou trois autres, s'excusant, de là, par téléphone, de ne pouvoir, le même jour, de sa présence et de son zèle, encombrer toutes les œuvres, et, se demandant parfois, si l'on venait à disparaître, comment le soleil pourrait bien faire pour se lever et la terre pour continuer de rouler ? Encore une de ces erreurs ou de ces méprises trop courantes sur les conditions d'efficacité de l'apostolat chrétien et qui font qu'il est si rare de rencontrer des apôtres vraiment apostoliques.

La petite Thérèse eut plus que le désir des œuvres ; nous verrons tout à l'heure qu'elle en eut la nostalgie. Mais, plutôt que de rêver à l'apostolat bruyant, à grand orchestre, elle voulut s'appliquer à l'essentiel, à l'unique moyen de fécondité pour l'action humaine : elle mit de la sainteté dans son âme. Ce calcul spirituel fut même l'une des raisons décisives de son entrée au Carmel. « C'était pour souffrir davantage », nous rapporte encore Céline, « et, par là, gagner plus d'âmes à Jésus. Elle estimait qu'il est plus dur pour la nature de travailler sans jamais voir le fruit de ses labeurs, sans encouragement, sans distraction d'aucune sorte. Cette vie de mort, plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes, c'était celle-là qu'elle voulait embrasser. » Si la vocation de contemplatif n'a jamais sollicité que des âmes très choisies, note justement Émile Baumann, c'est qu'« il est trop héroïque de s'interdire l'action extérieure,

de ne communiquer avec son prochain que par l'entremise des régions éternelles ».

Et maintenant, dans sa petite cellule de Lisieux, Thérèse va loger l'univers, l'Église universelle, le temps, l'éternité. Dans l'étreinte de son apostolat, elle embrasse d'abord, comme il convient, son Ordre, tout l'Ordre des Carmélites. Elle vit avec cette pensée constante que, de sa famille spirituelle, elle porte la responsabilité. Elle s'en ira répétant, comme une de ses maximes favorites: « Quand toutes manqueraient à la règle, ce n'est pas une raison pour nous justifier. Chacune devrait agir comme si la perfection de l'Ordre dépendait de sa conduite personnelle. »

Dans ses aspirations apostoliques, elle embrasse toutefois bien davantage: l'Église, toute l'Église. Avec la hardiesse, l'allant de sa magnifique nature, elle se marque même, dans la vie de l'Église, un rôle de choix, presque audacieux. Elle vient de lire, dans la première aux Corinthiens de saint Paul, le développement sur le corps mystique de l'Église du Christ. Dans aucun des membres décrits par l'apôtre, elle ne reconnaît son rôle et elle vient près de s'attrister, lorsque, tout à coup, dit-elle, la « Charité me donna la clef de *ma vocation* ». Corps mystique, l'Église devait avoir un cœur; et ce cœur devait être brûlant d'amour, puisque, « si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang ». Eh! bien, dans ce cœur de l'Église, Thérèse de l'Enfant-Jésus serait l'amour. « Ma vocation, c'est l'amour », s'écrie-t-elle, dans l'excès de sa joie délirante... « Les œuvres éclatantes me sont interdites, je ne puis prêcher l'Évangile, verser mon sang... qu'importe! Mes frères travaillent à ma place, et moi, petit enfant, je me tiens près du trône royal, *j'aime* pour ceux qui combattent. * O mon Jésus, je vous aime... j'aime l'Église, ma mère. Je me sou-

viens que le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble. »

Et cet amour de l'Église et des âmes, avec quel accent, il s'exprime, venu tout droit de l'Évangile! Comme les plus grands des apôtres, cette petite Carmélite n'a jamais eu le temps de ne penser qu'à soi, de n'accumuler de mérites qu'à son profit. Elle est mourante qu'elle fait encore ainsi. « Rien ne me tient aux mains », dit-elle ingénûment. « Tout ce que j'ai, tout ce que je gagne, c'est pour l'Église et les âmes. Que je vive jusqu'à quatre-vingts ans, je serai toujours aussi pauvre... je n'ai encore trouvé un moment pour me dire: maintenant je vais travailler pour moi. » — « Vous voulez donc acquérir des mérites? » lui dit sa sœur Pauline, tout juste quelques semaines avant sa mort. « Oui, mais pas pour moi... pour les âmes, pour les besoins de toute l'Église, enfin pour jeter des roses à tout le monde, justes et pécheurs ». Mais voici peut-être, de toutes ses paroles et de toutes ses actions, la plus émouvante: l'infirmière lui avait conseillé de faire dans le jardin, une promenade quotidienne d'un quart d'heure. Thérèse, quoique épuisée déjà par la maladie, obéit à ce conseil comme à un ordre. Une Sœur qui la rencontre, marchant avec peine, lui fait observer qu'elle se fatigue inutilement: « C'est vrai », répond la sublime petite fille, « mais savez-vous ce qui me donne des forces?... Eh! bien, *Je marche pour un missionnaire*. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques; et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Toujours le travail et le sacrifice pour les autres! Les matins où elle prévoit les journées les plus chargées d'immolations, ne baise-t-elle pas son crucifix, en disant au Christ, avec sa liberté enjouée: « Mon Jésus, vous avez assez travaillé pendant les trente-trois années de

votre vie sur cette pauvre terre. Aujourd'hui, reposez-vous, c'est à mon tour de combattre et de souffrir. »

La mort ne refroidirait pas ces ambitions apostoliques. C'est dans les derniers jours de sa vie, au contraire, que sa passion des âmes fera concevoir à Thérèse son dessein le plus osé, dessein presque unique dans l'histoire des saints : poursuivre, dans l'éternité, ses labeurs d'apôtre, n'aller même là-haut que pour les poursuivre avec plus d'efficacité, inaugurer sa vraie mission sur la terre avec son entrée au ciel. Il semble, à l'entendre, que le paradis, avec sa béatitude éternelle, l'attirerait moins, la désenchanterait, s'il ne devait être que le lieu de repos, si elle n'était assurée d'accomplir là-haut plus de bien ici-bas, y faisant mieux aimer le Dieu de l'amour. Un jour que Céline (Sœur Geneviève de la Sainte-Face) lui fait une lecture sur le bonheur des saints,

« Ce n'est pas cela qui m'attire », interrompt soudain la mourante.

— Quoi donc ?

— Oh ! c'est l'amour ! aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour !... »

Déjà, quelques jours auparavant, elle avait dit :

« Je ne puis pas penser beaucoup au bonheur qui m'attend au ciel. Une seule attente fait battre mon cœur : c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner... je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : *faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Église...* » Et, c'est aussi, dans ces mêmes jours, qu'avec un accent prophétique, elle annonce son extraordinaire mission :

« Je sens que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde.

Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre...
Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin
du monde, et tant qu'il y aura des âmes à sauver; mais
lorsque l'Ange aura dit: *Le temps n'est plus!* alors je me
reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus
sera complet et que tous seront entrés dans la joie et
dans le repos. Mon cœur tressaille à cette pensée... »

... laissant déborder en mon âme
les flots de tendresse infinie qui sont
renfermés en vous et qu'aimer je devine
Mortel — votre Amour — ô mon Dieu! ...
Que ce mortel après m'avoir préparé
à paraître devant vous me fasse enfin mourir
et que mon âme s'élançe sans retard dans
l'éternel embrassement de votre Miséricordieux
Amour...

Je venais ô mon Bien-Aimé, à chaque
battement de mon cœur vous remémorer
cette offrande au nombre infini de fois
jusqu'à ce que les ombres s'ébâtissent
je finisse sous votre main Amour dans
un Face à Face éternel! ...

Mme. Françoise-Marie de l'Enfant Jésus et
de la Sainte Face
rel. comm. in

Fête de la Trinité
Le 9 Juin de l'an de grâce 1895.

(Fac-similé de l'écriture de Thérèse)

Depuis que ce pauvre monde s'est éveillé à la voix
du premier de notre espèce, est-il souvent sorti d'une
poitrine de femme ou d'une poitrine d'homme, senti-
ments et paroles d'une égale grandeur? Et pour des
saints que le monde ne trouve pas assez humains, quel
accent d'humanité! L'âme de cette petite Carmélite

française, vous ne l'aurez pas toutefois pleinement mesurée, si vous n'avez lu, dans le onzième chapitre de son *Histoire d'une âme*, la page enflammée où elle chantait au Christ ses rêves et ses espérances, page d'un rythme spontané, mais magnifique, l'une des plus éloquentes, l'une des plus belles, je ne crains pas de le dire, de la littérature humaine.

Pour calmer sa passion des âmes et sa soif d'amour divin, la petite Thérèse n'a pas assez de sa vie et de ses sacrifices de moniale; la voici donc qui s'élançait éperdûment dans le vaste champ des rêves héroïques:

« O mon bien-aimé », dit-elle à Jésus... « pardonnez-moi si je déraisonne en voulant redire mes espérances et mes désirs qui touchent à l'infini... »

« Être votre épouse... ô Jésus! être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations: je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église. »

« La vocation de Prêtre! Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel! avec quel amour je vous donnerais aux âmes! Mais hélas! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier ces contrastes ? »

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon bien-aimé! Mais une seule mission ne me suffirait pas: je voudrais en même temps annoncer l'Évangile

dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. »

« Ah! par-dessus tout, je voudrais le martyr. Le martyr! voilà le rêve de ma jeunesse; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'était là une autre folie; car je ne désire pas un seul genre de supplice, pour me satisfaire il me les faudrait tous... »

« Comme vous, mon Époux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy; comme saint Jean je voudrais être plongée dans l'huile bouillante; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes,



SAINTE THÉRÈSE
CANONISÉE LE 17 MAI 1925

afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau; et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus. »

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre

de Vie, où sont rapportées les actions de tous les Saints; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous! »

« A toutes mes folies qu'allez-vous répondre? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne? Cependant, à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins; et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers... »

III

L'âme qui a pensé, puis écrit cette page, ne peut être qu'une grande âme, me dites-vous. Cependant, il lui manquerait le complément essentiel, si, à la hauteur de l'esprit et à la générosité du cœur, elle ne joignait la longanimité, l'héroïsme de la volonté. Le P. Lacordaire observait justement: « On peut être grand par l'esprit et misérable par le cœur. » L'expérience quotidienne ne le prouve que trop: on peut être grand par l'esprit et même généreux de cœur, et n'être qu'un inconstant, un faible de volonté, un profanateur de son idéal. Quand on cherche pourquoi tant d'hommes superbement doués du côté de l'esprit, et quelquefois même du côté du cœur, ont manqué ou gâché leur vie, et notre histoire est remplie de ces échecs éclatants et douloureux, la réponse est toujours la même: déficit de volonté, plus de talent que de caractère. Ce n'est donc pas tout de porter dans son esprit un haut idéal, ni dans son cœur de larges ambitions; il faut en plus, et c'est ici que se prend véritablement la mesure des âmes, il faut la puissance de vouloir et de souffrir qui fait réaliser ambitions et idéal.

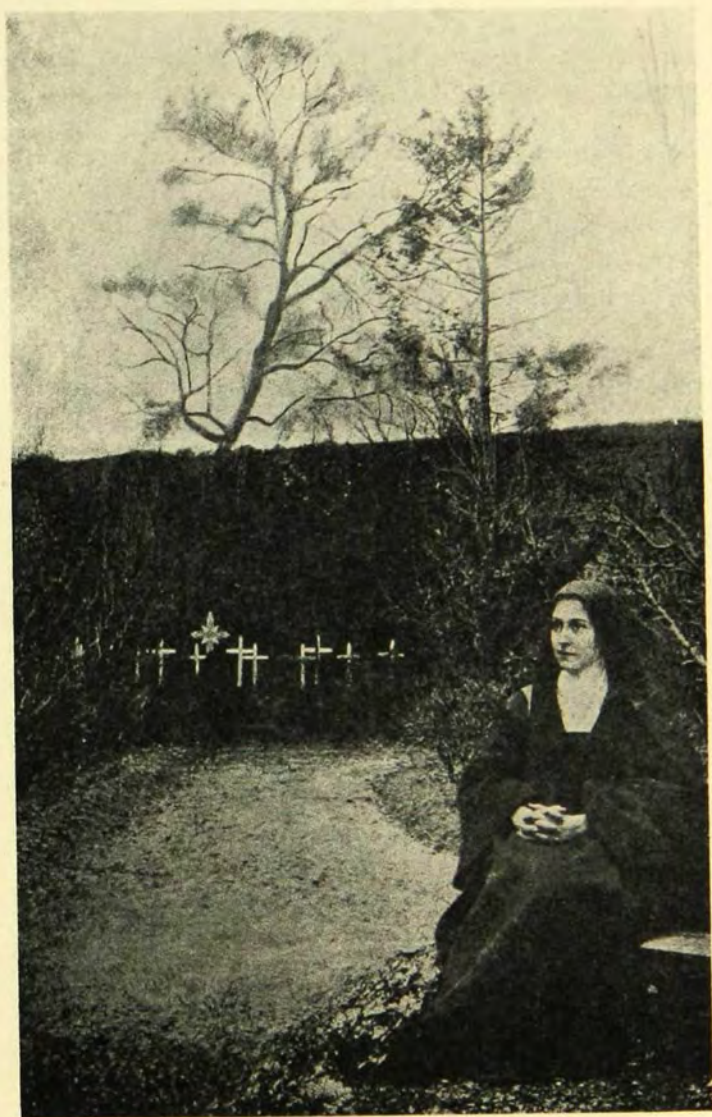
En entrant au Carmel, Thérèse Martin s'était juré de n'être pas une sainte à moitié. Or, dans l'ascension vers la sainteté, il est un chemin que l'on n'évite pas: le

chemin héroïque de la pénitence. Tous les grands saints furent de grands pénitents. Esprit et chair, les mots le disent eux-mêmes, l'homme ne se spiritualise qu'en se désincarnant. C'est d'ailleurs la loi posée par le Christ : ceux-là seuls peuvent prétendre à marcher derrière lui, qui, à deux mains, ont empoigné la croix ; *si quis vult venire post me, tollat crucem suam*.

Thérèse qui veut la sainteté, en voudra-t-elle l'austère moyen ? Son idéal n'est-il qu'un jeu de l'esprit ? sa générosité de cœur qu'une effusion sentimentale ? En d'autres termes, sera-t-elle vraiment de la race des saints, c'est-à-dire des héroïnes ?

Avant qu'elle eût franchi la porte du cloître, on disait autour de sa sœur Pauline : « Quelle imprudence de faire entrer au Carmel une enfant si jeune ! Quelle imagination a cette Sœur Agnès de Jésus ! Elle en aura des déceptions ! » L'enfant de quinze ans parut. Elle étonna les vieilles religieuses. D'après une photographie d'alors, vous n'avez qu'à la voir, en son blanc manteau de novice, embrassant d'un geste large, souriant, le Christ du préau du monastère. Elle embrasse de même sa vie nouvelle, avec tout l'absolu de sa nature. « Dès son entrée, nous dit sa Maîtresse des novices, la Servante de Dieu surprit la communauté par sa tenue empreinte d'une sorte de majesté... »

On sait quelles furent sa pratique et sa doctrine ascétiques, telles que définies par elle-même dans sa *Voie d'enfance spirituelle*. Point de mortifications violentes, mais l'observation patiente, minutieuse, littérale, de toutes les prescriptions et coutumes du monastère, la préoccupation constante de ne laisser perdre aucun petit sacrifice, aucune occasion de renoncement, la volonté même de les rechercher, pour jeter à Jésus ce qu'elle appelle « les fleurs des petits sacrifices ». Et ce n'est pas là, pour Thérèse, un moyen d'échapper aux grandes péni-



AU MILIEU DES CROIX

tences, à toutes celles qui sont de règle dans son Ordre. Elle s'y soumet, au contraire, avec une application scrupuleuse. Jeûnes, flagellations, elle accepte tout, avec son héroïsme coutumier; mais elle professe, en même temps, que rien n'est petit dans la vie humaine de ce qui peut se transfigurer dans la charité, et que la petitesse de l'acte ou du sacrifice se rachète par la grandeur de l'amour que l'on met à les accomplir.

Ces « petits moyens » qui lui ont si « parfaitement réussi », quel prix n'y voulut pas attacher Thérèse de l'Enfant-Jésus. « Oh! voyez-vous », disait-elle à ses novices, « penser de belles et saintes choses, faire des livres, écrire des vies de saints ne vaut pas l'action de répondre immédiatement quand on vous appelle ». Ce qui étonnera davantage, c'est de la voir mettre le goût de ces petites pratiques, au-dessus de toutes les faveurs extraordinaires de la vie mystique. Elle disait encore, dès son entrée au Carmel et après les premières expériences de la vie de communauté: « Oui, je les désire, ces blessures du cœur, ces coups d'épingle qui font tant souffrir; à toutes les extases, je préfère les sacrifices. » Et combien, elle avait raison! Rien de plus méritoire au fond, mais aussi rien qui suppose autant de virilité, que sa *Voie d'enfance*. S'il n'est pas rare de rencontrer des hommes et des femmes qui soient capables de quelques grands actes héroïques, comme il est rare d'en rencontrer qui veuillent se soumettre à la continuité héroïque des petits devoirs quotidiens!

Thérèse choisit cette forme d'héroïsme, et, ce qui vaut mieux, la pratiqua, toute sa vie de religieuse, sans répit, sans défaillance, depuis le premier jusqu'au dernier jour. Les yeux les plus vigilants, les plus exercés, ne pourront surprendre, en sa vie, une lacune, un moment de dissipation, de relâchement. On conserve d'elle un billet à sa sœur aînée, interrompu, par le son de la cloche, au

milieu d'un mot: « Je suis obligée de vous quitter, neuf heures son... » Même souci, dans sa recherche des petits sacrifices. Pour lui apprendre la récitation du grand office, sa sœur aînée lui avait été envoyée. Et, dans les premiers jours si ardues de la vie cloîtrée, l'on devine comme la société quotidienne de sa sœur devait être précieuse à la jeune postulante qui a écrit qu'« en se donnant à Dieu, le cœur ne perd pas sa tendresse naturelle ». Après trois semaines, s'estimant suffisamment instruite, Thérèse prenait congé de son aînée sur ces mots décisifs: « Je serais heureuse de rester avec vous, mais il faut que je m'en aille, car nous ne sommes plus chez nous. » Au réfectoire où elle aide Sœur Agnès de Jésus, alors provisoire, elle se prive de lui parler, sauf pour les besoins du service. « Oh! ma Mère », s'écriera-t-elle plus tard, « que j'ai souffert alors! Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur et je pensais que vous ne me connaissiez plus. » Après la mort de Thérèse, une religieuse ayant demandé à Sœur Marie du Sacré-Cœur pourquoi elle avait paru se priver de la compagnie de son admirable petite sœur: « Hélas! répondit la sœur aînée, comment pouvais-je aller de son côté? J'en avais pourtant bien envie; mais, par fidélité à la règle, elle ne voulait pas me parler! » Avant de mourir, elle laissera, du reste, à ses trois sœurs, cette consigne: « Quand je serai partie, faites bien attention à ne pas mener la vie de famille. »

Renoncements magnanimes! mais, qui, peut-être, ne le sont pas autant que le souci apporté par Thérèse à les cacher, à pratiquer si bien l'effacement qu'autour d'elle, dans ce petit Carmel où rien ne peut échapper à l'œil des religieuses, l'on ne soupçonne guère la présence d'une grande sainte. Écoutez cet aveu de sa sœur aînée qui est bien près de s'en désoler: « En voyant sa vertu si grande, si extraordinaire en sa simplicité, je pensais en

soupirant: Et dire que personne ne la connaîtra jamais! » Et qui ne se rappelle le joli propos venu de la cuisine du Carmel et entendu par Thérèse sur son lit de mort: « Ma Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir; et je me demande vraiment ce que notre mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite Sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

Et pourtant celle qui mourait était une martyre. Le matin de sa profession, la jeune moniale de dix-sept ans porte sur elle un petit billet où elle a formulé les plus vifs désirs de son âme. Et qu'y a-t-elle écrit? Entre autres ces deux lignes: « Jésus! que pour vous je meure martyre: donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah! plutôt donnez-les moi tous les deux! » Le bon Dieu lui accorda par surcroît le martyre de l'âme. Vous pourrez lire dans *Sainte Thérèse de Lisieux*, par le P. Petitot, O. P., le plus beau livre, le plus doctrinal qui ait été écrit sur la Sainte. la description de ces trois martyres. Je défie bien que l'on me cite, dans toute l'hagiographie, beaucoup de pages aussi émouvantes.

Le martyre du corps, la petite Thérèse le souffrit, entre autres choses, par le froid, par ce froid humide de Normandie qui ressemble à notre température de fin de novembre. En son monastère sans feu où, de tout l'hiver, l'on ne trouvait un peu de chaleur qu'à la salle commune, la frêle moniale souffrit affreusement. Son martyre s'accrut, comme l'on pense bien, dans les derniers temps de sa vie, alors que, rongée par la fièvre et de sang appauvri, elle sentait à la chapelle, dans les corridors, un peu partout, le froid la pénétrer jusqu'aux os, n'arrivant pas même à se réchauffer, la nuit, dans sa cellule, sous ses austères couvertures où elle toussait en grelottant. Elle, si attentive à cacher ses souffrances, écrira pourtant: « Ce dont j'ai le plus souffert physique-

ment, durant ma vie religieuse, c'est du froid; j'en ai souffert jusqu'à en mourir. »

Sa maladie, une tuberculose généralisée, et qui devait aboutir à la gangrène intestinale, lui réservait une fin longue, prolongée, la dure agonie, toutes les affres des phtisiques: quintes de toux, avec menaces constantes d'étouffement, soit brûlante, horrible, pour qui l'eau n'ajoute que la sensation d'une boisson de feu, décharnement suprême qui empêche de s'asseoir ou donne l'impression, comme elle dit, d'être « assise sur des fers pointus ». Un jour, vers Mère Agnès de Jésus qui la veille, elle jettera ces appels où perce l'angoisse d'une nature bien près d'être excédée:

« Ma Mère, priez pour moi! Si vous saviez ce que je souffre! Demandez que je ne perde pas patience... j'ai besoin du secours de Dieu... Et moi qui ai tant désiré tous les genres de martyre! Ah! il faut y être pour savoir... je comprends très bien que ceux qui n'ont pas la foi se donnent la mort quand ils souffrent tant. Veillez bien, lorsque vous aurez des malades, en proie à de si violentes douleurs, à ne pas laisser près d'elles des remèdes qui soient du poison. Je vous assure qu'il ne faut qu'un moment lorsqu'on souffre à ce point pour perdre la raison. »

Le martyre du cœur fut à peine moins crucifiant. La Prieure du Carmel, Mère Marie de Gonzague, disait un jour: « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est parfaite, elle n'a qu'un défaut, c'est d'avoir trois sœurs au couvent. » Voilà qui révèle, sans que l'on y insiste, ce que Thérèse voulait dire par « ces blessures du cœur, ces coups d'épingle qui font tant souffrir ». On trouve, dans ses écrits, un aveu non moins significatif: « Vous savez aussi, ma Mère, que Jésus m'a présenté plus d'un calice amer par rapport à mes sœurs chéries. » La présence assez peu normale, dans un Carmel de vingt-trois religieuses, des quatre

Sœurs Martin, toutes quatre « douées de qualités supérieures », ne pouvait que leur susciter bien des ennuis, éveiller bien des suspicions... Thérèse, délicate et sensible, et celle dont l'entrée au Carmel avait été le plus discutée, souffrit plus que toutes des inconvénients de sa situation. Il vint des jours où cette souffrance parut



SUR SON LIT DE SOUFFRANCES ... EFFEUILLANT DES ROSES

toucher au plus haut point. Ce fut d'abord le jour, où, à l'entrée de Céline au Carmel, celle de ses sœurs que Thérèse a peut-être le plus aimée, une religieuse se prit à faire une opposition selon toute apparence insurmontable; puis, cet autre où l'on parla sérieusement d'envoyer Pauline et Céline au Carmel de Saïgon, sans qu'il fût possible à Thérèse de voir, en cette décision de ses supérieures, la volonté de Dieu. Et je ne dis rien des souffrances volontaires, ou même ardemment cherchées par l'héroïque petite Thérèse qui court au devant des offices les plus pénibles, les plus répugnants parfois à sa nature délicate ou qui, joyeusement, s'impose la fréquentation des religieuses qui lui sont le plus antipathiques;

je ne dis rien non plus de cette grande douleur familiale qui lui vint un jour par l'internement de son père bien-aimé dans une maison de santé. Aux premières attaques de cette maladie, la jeune novice s'était écriée: « Je souffre beaucoup, mais je puis souffrir davantage. » Le malheur consommé, elle écrira: « Ah! je n'ai plus dit alors pouvoir souffrir davantage! Les paroles ne peuvent exprimer nos angoisses; je n'essaierai pas de les décrire... »

Épreuves du corps, épreuves du cœur, le martyr de l'âme allait pourtant dépasser les unes et les autres. C'est, du reste, après les premiers et funèbres avertissements de la phtisie, à l'heure où l'on parlait d'envoyer en Extrême-Orient ses deux sœurs, que, sur Thérèse, s'abattit l'épreuve la plus crucifiante des saints: le tourment du doute, la tentation contre la foi qui alla quelquefois jusqu'à celle du désespoir. Autour de la petite malade, des voix maudites se mirent à rôder, à lui crier: « Es-tu sûre d'être aimée de Dieu? Est-il venu te le dire? » A l'obsession diabolique, essaie-t-elle d'échapper, en se tournant vers les espérances immortelles, son plus solide appui depuis les lointains jours de son enfance? Les mêmes voix ricanent autour d'elle: « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis; avance!... avance!... réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant!... » Plus d'une année le tentateur s'acharnera ainsi sur sa victime, la harcelant jusqu'aux approches de la mort. Une nuit, elle conjurera l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit, s'écriant, angoissée: « Le démon est autour de moi; je ne le vois pas, mais je le sens... il me tourmente, il me tient comme avec une main de fer pour m'empêcher de prendre le plus léger

soulagement; il augmente mes maux afin que je me désespère... Et je ne puis pas prier! je puis seulement regarder la sainte Vierge et dire: Jésus!... J'éprouve quelque chose de mystérieux, je ne souffre pas, pour moi, mais pour une autre âme... et le démon ne veut pas! »

Ces trois martyres, Thérèse les a-t-elle affrontés, comme aux premiers jours de sa vie religieuse, elle les avait appelés, désirés ?

Le froid, elle l'endura si héroïquement que personne ne soupçonna sa souffrance. « Je ne l'ai jamais entendue se plaindre une seule fois du froid », dépose sa sœur aînée. De même, au procès de canonisation, sa Maîtresse des novices pourra dire: « Je n'ai jamais su que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus souffrit du froid. »

Cet héroïsme se manifesterait dans toute sa force pendant la maladie de la jeune religieuse. C'est l'une des grandeurs du catholicisme, dans ce pauvre corps humain dévoré par la corruption quotidienne, et à mesure parfois qu'il se hâte vers l'innommable dissolution, c'est l'une des grandeurs du catholicisme d'y faire naître et grandir une vie nouvelle, vie merveilleuse et transcendante, inaccessible à toutes les atteintes de la corruption d'ici-bas et qui n'entre dans l'au-delà que pour un épanouissement foudroyant, éternel.

Le soir du Vendredi saint, Thérèse de l'Enfant-Jésus rentre à minuit dans sa cellule, éteint sa lampe et se met au lit. Presque aussitôt un flot de sang lui vient à la bouche. Comment accueille-t-elle cette première hémorragie, sinistre avertisseuse qui d'ordinaire fait trembler les plus forts ? « A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller », a-t-elle raconté elle-même, « que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres; je crus que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. »

Va-t-elle se lever, se rendre compte ? Tant s'en faut. Voyez plutôt quel empire sur elle-même :

« Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement. A cinq heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre; et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant notre mouchoir rempli de sang. O ma Mère, quelle espérance! J'étais intimement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée. »

Un an et demi plus tard c'était l'agonie, la dure et longue agonie dont nous parlions tout à l'heure. Mère Agnès de Jésus qui la voyait souffrir extrêmement, lui ayant confié qu'elle finissait par désirer sa mort, Thérèse répondit: « Il ne faut pas dire cela, ma petite Mère, car souffrir c'est justement ce qui me plaît le plus de la vie. »

Naguère, à la pensée que deux de ses sœurs eussent pu être envoyées en Extrême-Orient, son cœur sensible avait saigné. Sur son lit de mort, c'est elle qui maintenant voudrait s'en aller en terre tonkinoise, et toute seule et pour quelle fin ?

« Je voudrais bien être envoyée au Carmel d'Hanoï pour souffrir beaucoup pour le bon Dieu; je voudrais y aller si je guéris, pour être toute seule, pour n'avoir aucune consolation, aucune joie sur la terre... je sais bien que le bon Dieu n'a pas besoin de nos œuvres, je suis sûre que je ne rendrais aucun service là-bas; mais je souffrirais et j'aimerais. C'est cela qui compte à ses yeux. » Et c'est encore cette petite vaillante, cette agonisante, toute pleine de rêves de croisé et de missionnaire, qui s'écrie vers le même temps: « Est-ce possible que je meure dans un lit! »



LES FÊTES DE LA CANONISATION A LISIEUX

Ces sentiments d'un héroïsme si grand et si simple elle ne cessera de les exhaler, jusque dans les angoisses de ses doutes, jusqu'au dernier moment de sa vie, alors que torturée, harassée par son triple martyr, qui lui arrache cette plainte: « Je n'en puis plus! Ah! que l'on prie pour moi...! », elle n'en jettera pas moins à la souffrance ce suprême défi de sa foi: « Oh! non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour... »

* * *

Ainsi Thérèse de Lisieux, réalisa si parfaitement, dans son âme et dans sa vie, les conditions de la grandeur, que si l'on mesure l'élévation de son esprit, l'étendue de sa générosité, son héroïsme, sa longanimité, la petite Carmélite de France est vraiment l'une des grandes âmes de ce temps. Et, ce qu'il faut retenir, c'est qu'elle fut grande sans cesser d'être femme, femme l'étant même grandement, totalement. Rien de rigide ni d'âpre dans son héroïsme, rien de contraignant ni de compassé dans sa doctrine de vie, dans sa pratique de l'amour divin, mais l'aisance souriante, la douceur gracieuse, compatissante qui appartient à son sexe, et rejoint là-haut la meilleure humanité, l'éternelle humanité du Christ.

De cette intensité et de cette plénitude de vie, la récompense et l'infaillible conséquence, c'est de se déverser quelque part dans une œuvre puissante. Cette œuvre puissante, ce fut d'abord, pour Thérèse, une autobiographie qui est une œuvre de génie. Jadis, à une petite femme de Judée d'une vie intérieure inégalée, il fut donné d'enfanter le Verbe. Cette loi d'économie spirituelle n'a pas cessé d'agir. Sur son lit de mort, comme on faisait relire à la petite Thérèse quelques pages de son manuscrit, elle se mit à pleurer: « Ce que je relis dans ce cahier », expliqua-t-elle, « c'est si bien mon

âme! » Une âme en quelque sorte palpable, le verbe humain au plus haut point de sa puissance, voilà bien ce qu'elle a mis dans cet ouvrage si justement appelé d'ailleurs, *l'Histoire d'une âme*. Dieu qui « fait déborder l'intelligence comme l'Euphrate », ainsi qu'Il dit dans les Écritures, permit à cette jeune femme inexpérimentée, tenant la plume pour la première fois, d'écrire un livre d'un charme souverain, fascinant pour tout esprit normal, où elle enseigne aux hommes, au jugement de la plus haute autorité de ce monde, « une voie certaine de salut ». 410,000 exemplaires de l'édition complète, plus 2 millions d'une édition abrégée, écoulés de 1898 à 1925, 35 traductions en diverses langues, voilà qui atteste le charme et la puissance de cet ouvrage.

Une autre fécondité de cette vie débordante, c'est son prolongement de bienfaisance à travers le temps, sa force d'attraction sur les foules, cette popularité soudaine, extraordinaire, d'une recluse morte hier et qui, vivante, dépasserait à peine cinquante-six ans. Si le rapprochement ne devait être injurieux pour l'auguste moniale, il faudrait souligner que cette petite femme, amoureuse d'obscurité, jouit aujourd'hui d'une renommée à faire pleurer de rage toutes les passionnées de bruit et de gloriole: tout l'essaim des féministes encombrantes et bruyantes, toute l'éphémère et brumeuse constellation des étoiles de cinéma.

Nous avons vu qu'une première fois, à l'âge de quatorze ans, elle avait forcé les portes du Vatican. Ces portes, quelques années à peine après sa mort, elle les forcerait de nouveau. Pressée par l'acclamation et la gratitude universelles, l'Église dut brûler les étapes, suspendre ses lois pour béatifier, puis canoniser la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. En 1922, 80,000 pèlerins allaient à Lisieux; 300,000 s'y rendaient en 1923. Et le flot continue. Et qui comptera les pèlerins de désir,

pèlerins innombrables dont la pensée, ayant erré un jour autour des Buissonnets et du Carmel de là-bas, s'en est revenue, pacifiée, changée ? A tel point qu'« après la Vierge Marie », a pu écrire un auteur grave, « il n'est pas de sainte qui soit aujourd'hui autant invoquée dans la chrétienté que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

Dans l'élan de la catholicité qui a porté la petite Thérèse sur les autels, le Canada français a pris une part fort honorable. Ne prendrons-nous pas aussi notre part dans la prière universelle qui s'en va vers la sainte toute-puissante ? L'ai-je rêvée ou ne l'ai-je pas plutôt entendue, Mesdames et Mesdemoiselles, cette prière qui, de vos lèvres, montait vers la grande thaumaturge de Lisieux et qui disait :

O Thérèse, fille d'idéal, dans ce pauvre monde atteint de myopie spirituelle, uniquement passionné de bagatelles et de plaisirs, dans ce monde à qui les plus petits sommets donnent le vertige, garde-nous la nostalgie des hauteurs morales, refais-nous l'idéal des aïeules aux mains jointes qui mettaient leur âme plus haut que la terre, l'éternité plus haut que le temps, Dieu plus haut que tout.

O Thérèse, fille de l'Église, en ce monde tout replié, tout ramassé en son égoïsme de jouisseur, qui ne veut rien savoir de la misère des foules ni de la communion des saints, ouvre-nous les larges horizons de la générosité chrétienne, ceux que tu savais trouver dans ta petite cellule de moniale, où, te souvenant de toutes les âmes, de toutes les misères, de toutes les souffrances, tu ne savais oublier que toi-même.

O Thérèse, fille d'héroïsme, en ce monde qui s'appelle la vie intense et qui n'est que l'agitation du néant, qui ne sait rien finir parce qu'il ne sait rien vouloir, qui hait l'effort, la souffrance, comme le mal suprême, en-

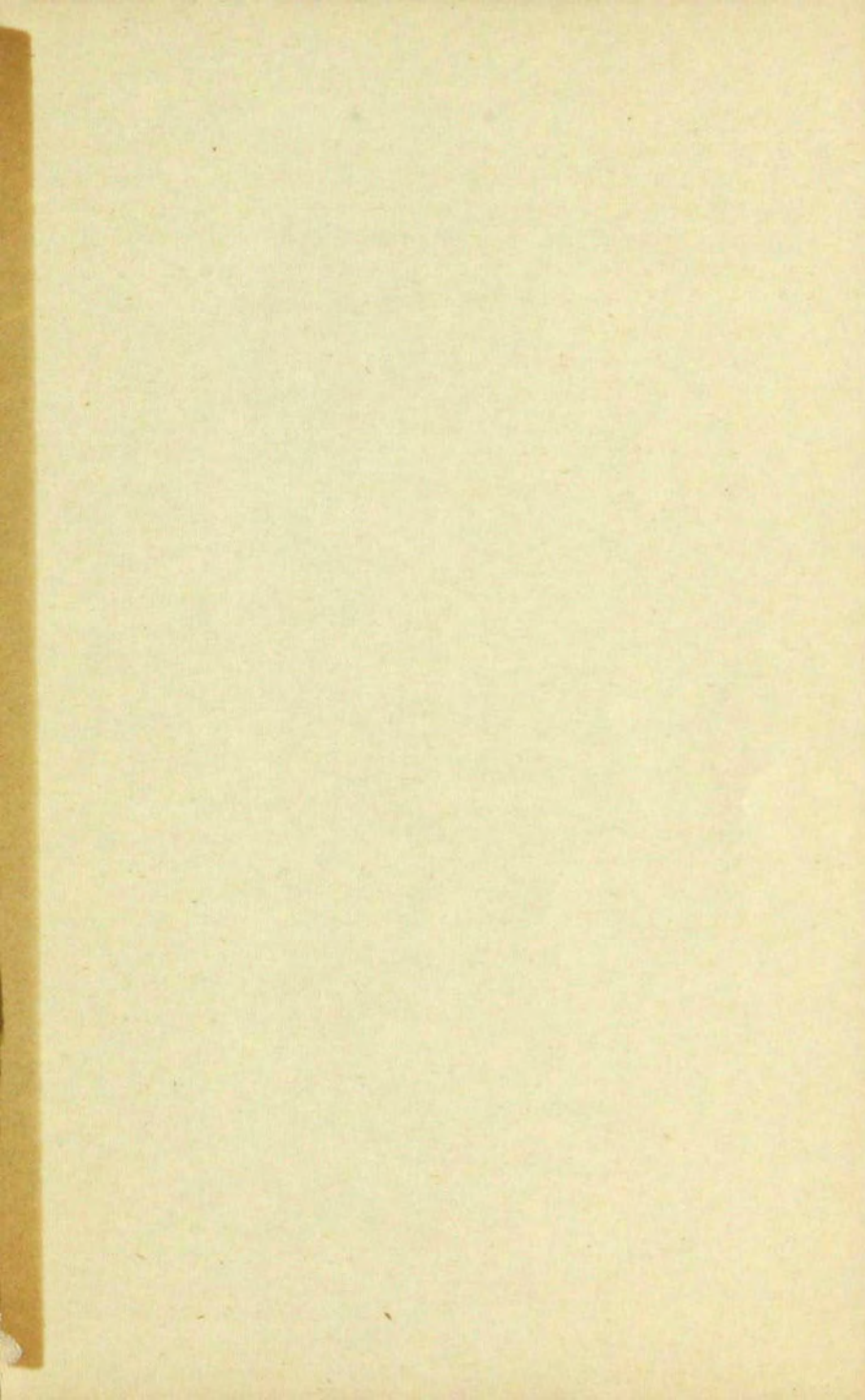
BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SUZANNE

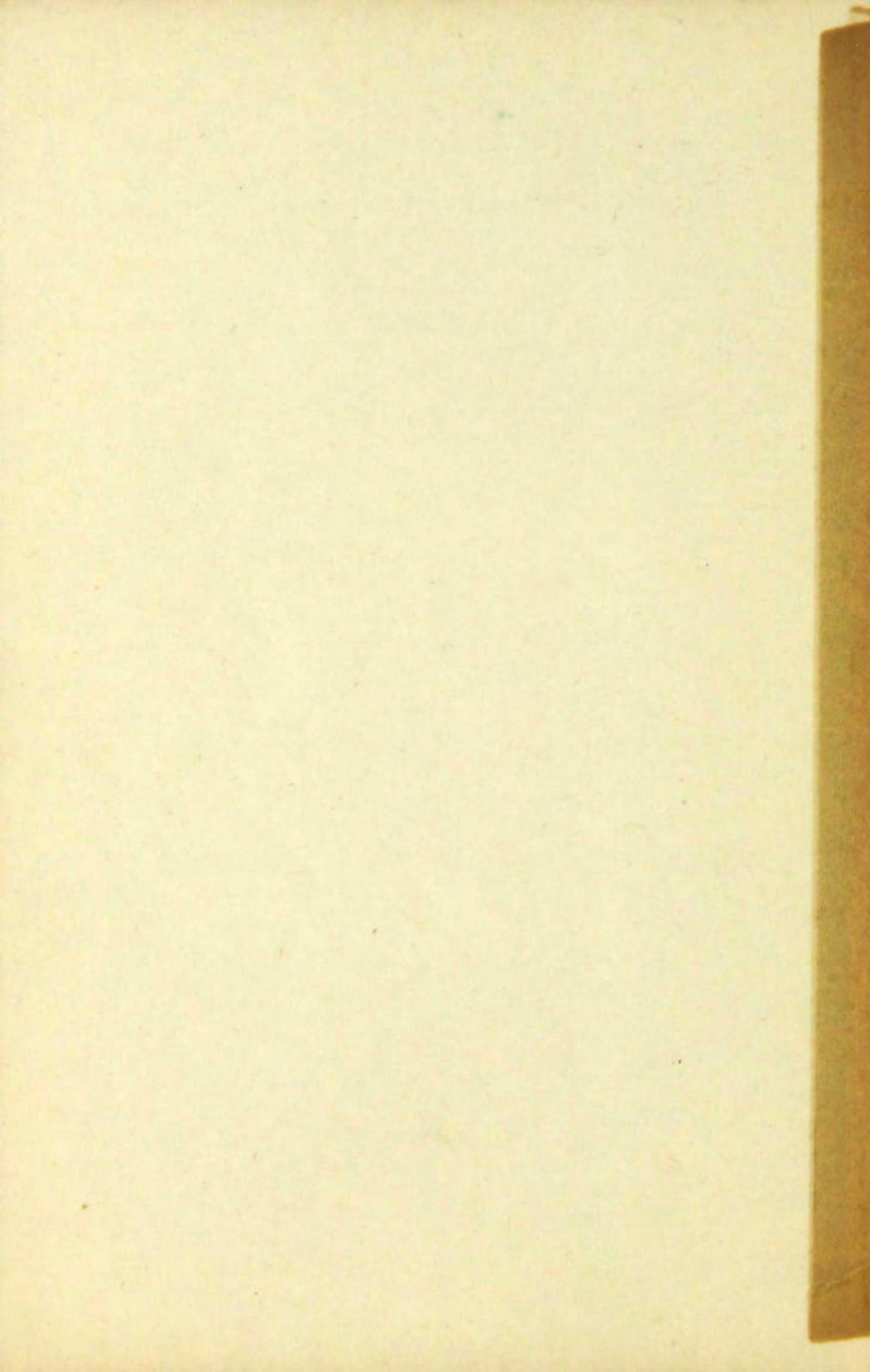
seigne-nous le goût des petits sacrifices, qui font monter jusqu'aux plus grands, refais-nous les tempéraments des volontaires et des confirmés qui, devant le devoir, n'ont qu'une peur : celle de ne pas assez vouloir, de ne pas assez souffrir.

O Thérèse, fille de France, en ce Canada français, qui ne peut être lié qu'à de grands devoirs, n'ayant qu'un grand destin, suscite, nous t'en supplions, quelques héroïnes comme tu les voulais, quelques âmes comme la tienne qui, par leur grandeur morale, leur charme fascinant, élèvent le niveau d'une race, le niveau d'un pays, quelquefois même d'une génération.



Digitized by Google









*S'éclairer pour
rayonner*